

répondez-y franchement : pourquoi ne voulez-vous pas de moi pour mari ?

Blanche, troublée.—Mais, je vous l'ai dit déjà, mon ami, parce que je n'ai pas de goût pour le mariage que je suis trop jeune

Maurice.—Oui, oui, je sais..... Ce sont là les raisons que l'on donne devant témoins, mais à moi, Blanche, qui vous supplie au nom de notre vieille camaraderie d'être sincère..... Pourquoi ? Votre cœur est-il pris ? C'est un frère qui vous parle, Blanche.

Blanche, troublée.—Mais non, Maurice, quelle idée !

Maurice.—Etes-vous liée par une promesse, par un engagement ?

Blanche.—Mais non, mais non..... Vous savez bien que mon père étant mort à ma sortie du couvent, je n'ai pas été dans le monde et que, dans notre entourage, il n'y a pas de jeunes gens.....

Maurice, pressant.—Alors à quel sentiment obéissez-vous ? Je vous inspire donc une bien vive aversion ?

Blanche, avec élan.—Moi ! je vous aime de tout mon cœur.

Maurice, consterné.—Je n'y comprends rien ! Si vous n'étiez mon innocente petite amie d'enfance, je dirais que vous êtes une affreuse petite coquette qui voulez me désespérer. Est-ce donc le mariage qui vous déplaît ? Mais non, puisqu'il y a huit jours vous vous êtes écrié, en apprenant les fiançailles de votre amie : Suzanne : "Qu'elle est heureuse !" J'aimerais mieux savoir franchement que vous me détestez, je

(On frappe à la porte et, tout aussitôt, Suzanne entre vivement.)

SCÈNE II

BLANCHE, MAURICE, SUZANNE

Blanche.—Ah ! c'est Suzanne elle-même !

Suzanne, très gaie.—Bonjour, Blanchette. Bonjour, Maurice. Vous parliez de moi, mes amis. (Se tournant vers Maurice) : Mais quelle figure d'enterrement ! Ah ! c'est vrai, pauvre Maurice, vous êtes rétorqué ! Mon Dieu que je parle mal ! Mais c'est la faute de mon frère, vous savez..... Est-ce que vous partez toujours demain ?

Maurice, avec accablement.—Toujours, Suzanne !

Suzanne, avec une commisération comique.—Pauvre garçon, comme il a bien dit ça : "Toujours, Suzanne !" Il a l'air d'un mélodrame ! Et c'est qu'il est changé depuis huit jours ! Les yeux sont creux, le teint est pâle ! Cruelle, n'as-tu pas de pitié ?.....

Blanche, avec reproche.—Suzanne.....

Suzanne.—Non, mais Maurice, sans flatterie, vous êtes mieux ! Je puis bien vous le dire, n'est-ce pas, puisque je suis fiancée, ça n'a pas d'importance. Tu sais, Blanche, si j'étais à ta place, j'enverrais promener mon..... poème et j'épouserai Maurice. Et puis, nous nous marierions le même jour, ce serait charmant !

Maurice, intrigué.—Son poème, quel poème ?

Suzanne.—Son poème, si vous aimez mieux.

Blanche, lui mettant la main sur la bouche.—Suzanne ! Oh ! Suzanne !

Suzanne, se dégageant.—Oui, oui, tu ne me feras pas taire, attendu que je suis venue tout exprès pour parler. C'est trop ridicule, et je ne veux pas tremper dans cette sottise-là. (Blanche se couvre la figure avec les mains.—Suzanne se tournant vers Maurice) : Figurez-vous, Maurice, que Blanche est une petite bécasse, et moi aussi, du reste, ou du moins je l'étais hier, mais mon fiancé à qui j'ai tout conté.....

Blanche.—Oh ! c'est mal !

Suzanne.—On conte tout à son fiancé, tu sauras cela tout à l'heure ; donc, mon fiancé m'a enjoint de mettre un terme à la bécasserie de Blanche et au chagrin de Maurice en révélant tout ; en deux mots, voici : il y a trois ans (se tournant vers Blanche effarée), mademoiselle en avait alors quinze, il y eut, comme vous devez vous le rappeler, puisque vous y avez dansé, un grand bal à notre couvent en l'honneur du jubilé de notre supérieure ; frères et cousins furent conviés. La petite fête, arrosée d'orgeat, fut un

événement dans notre vie de pensionnaires et la cause de votre insuccès matrimonial. Oui, cher monsieur, ne prenez pas cet air ahuri et écoutez la fin de ma véridique histoire. Le soir de cette mémorable journée, en se déshabillant, Blanche sentit un froissement dans sa poche et en retira, ô stupéfaction ! un mystérieux papier, plié en quatre, contenant une pièce de vers abracadabrante où Blanche était comparée.....

Maurice, souriant à demi.—A un cygne, à un is, à un ange !

Suzanne, interloquée.—Qui vous l'a dit ?

Maurice.—Tous les vers des Roméos aux Juliettes sont les mêmes.

Suzanne, se remettant.—Ah ! très bien ! moi je n'en ai jamais reçu. Enfin, l'amour le plus ardent, le plus chevaleresque y était dépeint en termes enflammés. (Changeant de ton) : Oh ! c'était très joli ! Tout le couvent l'a lu..... en cachette naturellement, et pendant des mois et des mois on n'a pas parlé d'autre chose. Et que de conjectures ?..... Est-ce Paul de Trani, le beau Saint-Cyrien ? Ou Jacques de Raisne, le Central ? Ou Pierre ? Ou Paul ? Dieu ! nos imaginations ont-elles marché ! Enfin, jusqu'à ce jour, et il y a de cela trois ans, le poète n'est pas sorti de son mystère... Mais il viendra... ou du moins Blanche l'attend, et, si elle vous repousse aujourd'hui, (avec emphase), c'est qu'elle ne peut donner sa main à qui n'a pas son âme et que son âme appartient...

Maurice, ardemment.—Appartient...

Suzanne, déclamant :

Au jeune homme inconnu
Qui n'a pas dit son nom.....

Maurice, sautant de joie et prenant la main de Suzanne :

Et qu'on n'a pas revu.

Quel bonheur ! Que vous êtes gentille, Suzanne ! Que je vous aime. Soyez bénie d'être venue ! Oh ! mon Dieu !.....

Suzanne, ahurie.—Est-ce que le chagrin le rend fou ?

Maurice, courant à Blanche et lui prenant les mains.—Blanche, ma chérie, ma fiancée, vous ne pouvez pas vous en dédire, vous lui avez donné votre âme, vous l'attendez ; eh bien ! le voilà, il vous réclame.....

Blanche.—Mais, Maurice, qu'avez-vous ?

Maurice.—Vous ne comprenez donc pas, mais le poète, c'est moi ! moi, dans un moment de folie qui n'a d'excuse que mes vingt ans d'alors.

Suzanne, éclatant de rire.—Vous ! vous ! Maurice d'Estenay ; Oh ! c'est trop fort ! Nous aurions soupçonné tout le monde avant vous ! Qui aurait cru cela ! Un garçon si sérieux ! Mais est-ce bien sûr au moins ce que vous nous contez-là ?

Maurice, riant.—Très sûr ; c'était écrit sur du papier rose.

Suzanne.—Parfaitement, du papier rose ; je le vois encore.

Blanche, tirant un papier de son corsage.—Le voici.

Maurice, le prenant et le baisant.—Sois béni, cher petit papier qui m'a causé tant de peine et tant de joie, et maintenant, Blanche, direz-vous encore non ?

Blanche, radiieuse.—Oh ! Maurice ! pourquoi aviez-vous contrefait votre écriture et pourquoi surtout aviez-vous toujours gardé le silence sur cette déclaration anonyme ?

Maurice.—Mais, ma Blanche, parce qu'ils sont affreux ces vers, et qu'en les faisant, même à une époque à laquelle je n'avais pas encore de barbe au menton, j'avais parfaitement idée que je commettais une ineptie sans excuse.

Blanche, boudeuse.—Alors, vous n'en ferez plus d'autres ?

Maurice, l'embrassant avec tendresse.—Tant que tu voudras, ma chère fiancée !

HIP.

Le plus riche des hommes, c'est l'homme économe ; le plus pauvre, c'est l'avare.—*Champffort*

NOTES ET FAITS

ARBRES GEANTS EN AUSTRALIE

Il y a dans le district de Fernshaw (Australie) à 50 milles au nord de Melbourne, deux eucalyptus dont l'un mesure 302 pieds de hauteur, 46 pieds de circonférence à 5 pieds du sol, et l'autre 290 pieds de haut et 52 pieds de circonférence au même niveau. A 40 milles plus loin, il y a un eucalyptus qui a 326 pieds de haut, mais il est d'une circonférence beaucoup moindre. Un professeur de l'Université de Melbourne parle même d'arbres poussant dans certaines forêts inextricables qui auraient jusqu'à 400 pieds de haut.

UN POISSON QUI SE GONFLE D'AIR COMME UN BALLON

Il y a dans les eaux du golfe du Mexique un singulier poisson, le *Diodon antennatus*, qui a la faculté de se gonfler d'air et de flotter sur l'eau comme un ballon, sa queue faisant l'office de godille, pour se diriger comme pour se pousser en avant. On en a placé un sur un bateau, flasque et plat comme une limande. Aussitôt, se gonflant d'air, il prit bientôt l'apparence d'une boule hérissée de piquants comme un hérisson. On dit que ces piquants protègent le poisson contre un de ses ennemis, le requin. Celui-ci le happe et cherche à l'avaler ; mais, se gonflant et entrant ses dards multiples dans la gorge du squal, il le force à le rejeter.

UNE FERME D'ÉLÉPHANTS

La Californie finira par remplacer les marchés d'Afrique. Il ne lui suffit plus de s'être emparé du commerce des plumes d'autruche, voilà qu'un de ses citoyens se propose de fonder une ferme d'éléphants. D'après les calculs de cet industriel, un éléphant arrivé à son entier développement, pèse 7,000 livres et peut donner 3,000 livres de viande de première qualité, sans compter tout le parti que l'on peut tirer de sa peau, un peu épaisse à la vérité, mais facile à dédoubler, de ses défenses d'ivoire et même de sa laine, — car le Californien ne désespère pas de ressusciter, à l'aide d'une nourriture spéciale, les anciennes espèces d'éléphants revêtus de longs poils, pas plus qu'il ne désespère de voir, dans quelque vingt ans, au lieu de minces tranches de filet ou d'imperceptibles côtelettes de mouton, des quartiers d'éléphant grands et épais comme de véritables matelas.

Reste à savoir si les éléphants, qui passent pour négliger totalement l'accroissement de leur famille en captivité, modifieront leur idées sur ce point pour aider à la réalisation du rêve de ce citoyen de la libre Amérique.

LE CUCUJO D'AMÉRIQUE

Le cucujo des régions américaines, est un des êtres les plus phosphorescents de la création. Cet étrange ver luisant se rencontre dans les forêts de la Guyane et du Brésil, dans l'île de Cuba. Il est tellement lumineux que les Indiens, ayant à traverser une forêt les nuits sans lune, s'attachent à l'orteil deux ou trois cucujos et, ces lanternes à leurs pieds, ils suivent leur chemin aussi sûrement que s'ils étaient précédés d'un falot.

Il sert même de bijou aux élégantes créoles de la Havane et de Rio de Janeiro. Les jours de bal, on introduit ces curieux insectes dans de petits sacs de tulle léger qu'on dispose avec goût sur des jupes vaporeuses ou même dans la chevelure.

Après le bal, on met les cucujos dans un bain ou ils semblent renaître. Puis on leur sert délicatement un morceau de canne à sucre dont ils sont très friands et qu'ils sucent avec délice. Enfin, dit M. Fulbert Dumontel, auquel nous empruntons ces détails, les cucujos du Brésil et de la Havane sont des milliers d'étoiles vivantes, d'étincelles animées qui s'agitent dans le crépuscule des nuits, se cherchent, s'appellent, s'attendent, se poursuivent et s'unissent.